

IVAN ILLICH

Retour sur une figure naguère célèbre de la pensée critique, aujourd'hui largement oubliée. À l'heure où le modèle du « développement » craque de toutes parts, mais où nous peinons à imaginer comment rompre avec lui, Ivan Illich pourrait nous être précieux.

Par **JÉRÔME DESQUILBET*** et **CHARLOTTE NORDMANN****

* Jérôme Desquilbet est ingénieur et militant écologiste. Sa réflexion et son activité se concentrent notamment sur la vélorution, les logiciels évolutifs et les pratiques démocratiques.

** Charlotte Nordmann est traductrice et essayiste, membre du collectif éditorial de la *RdL*. Elle est notamment l'auteur de *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie* (Amsterdam, 2006). Elle anime des conférences-débats tous les mois à La Maison Verte.

Au cœur de la critique illichienne : la contre-productivité

Partons du plus simple, et surtout du plus parlant. Les militants et les militantes de la cause des cyclistes urbains connaissent bien Ivan Illich par le concept de *vitesse généralisée*. Analysons la manière dont nous nous déplaçons en calculant :

1. le bénéfice, c'est-à-dire les kilomètres par personne transportée ;
2. le coût total (comprenant l'achat d'un véhicule, son entretien, le temps passé non seulement à voyager, mais aussi à le choisir, le réparer, etc.) reconverti en heures (l'argent est rapporté au temps nécessaire pour le gagner).

Des kilomètres d'un côté, des heures de l'autre : le rapport entre le premier résultat et le second définit une vitesse (en km/h), que l'on appelle vitesse généralisée. C'est une clé pour comparer les systèmes de transport. Il se trouve que la vitesse généralisée de la voiture est certes supérieure à celle de la marche, mais inférieure à celle du vélo : le système censé nous faire aller plus vite s'avère en fait « contre-productif ».

La radicalité d'Ivan Illich est bien exprimée par cette façon de poser des questions *qui ne se posent pas*, de mettre en question le bénéfice réel de « progrès » techniques qui paraissent évidents, et de démontrer finalement des vérités contre-intuitives. Cette notion de « contre-productivité » est centrale dans l'œuvre d'Illich, et c'est, avec la « convivialité », la plus présente dans la lecture qu'en font les militants écologistes, dernier foyer sans doute où sa pensée est encore agissante aujourd'hui. Elle induit une critique radicale du modèle de développement industriel. Jean-Pierre Dupuy, dans *Pour un catastrophisme éclairé*, en donne un excellent résumé. À partir d'un certain degré de développement, au lieu de permettre la réalisation des finalités visées, les moyens techniques mis en œuvre produisent en fait le contraire. Pour le comprendre, Dupuy nous invite à distinguer deux façons de produire une valeur d'usage : un mode « autonome » et un mode « hétéronome ».

« Ainsi, on peut apprendre en s'éveillant aux choses de la vie dans un milieu rempli de sens ; on peut aussi recevoir de l'éducation de la part d'un professeur payé pour cela. On peut se maintenir en bonne santé en menant une vie saine, hygiénique ; on peut aussi recevoir des soins de la part d'un thérapeute professionnel. On peut avoir un rapport à l'espace que l'on habite fondé sur des déplacements à faible vitesse : marche, bicyclette ; on peut aussi

avoir un rapport instrumental à l'espace, le but étant de le franchir, de l'annuler, le plus rapidement possible, transporté par des engins à moteur. On peut rendre service à quelqu'un qui vous demande de l'aide ; on peut lui répondre : il y a des services pour cela¹. » D'un côté, les besoins concernés sont satisfaits par les individus eux-mêmes, dans le cadre d'une communauté et d'un milieu sur lequel ils ont prise et qu'ils façonnent collectivement ; de l'autre, ces besoins exigent le recours à des professionnels et à des institutions spécialisées, régies par des normes édictées au niveau central.

Il ne s'agit absolument pas de condamner l'hétéronomie : elle n'est pas un mal en soi, mais elle ne se justifie que comme un « détour » qui doit viser finalement à nourrir l'autonomie. « Or l'hypothèse d'Illich est que la « synergie positive » entre les deux modes n'est possible que dans certaines conditions très précises. » Au-delà de certains « seuils » critiques, l'hétéronomie tend à interdire la réalisation autonome des biens visés. C'est là que se met en place une « contre-productivité ». Les institutions hétéronomes *se substituent* aux modes de réalisation autonomes de ces biens et tendent à les faire disparaître, et elles transforment des besoins naturels en « besoins » artificiels qu'elles sont supposées seules capables de satisfaire. Ainsi, le besoin naturel d'éducation devient besoin d'École, et l'École rend l'éducation impossible en inculquant à chacun l'idée qu'il est incapable de s'éduquer soi-même. Mais les grandes institutions qui règlent nos vies, comme la médecine ou l'École, sont selon Illich avant tout des lieux où se met en place une « liturgie », où se perpétuent des « mythes ». Or, dès lors que l'on confond santé et médecine, voiture et liberté de déplacement, éducation et École, on ne peut plus voir que ces institutions produisent le contraire des finalités censées les justifier.

L'exemple de la médecine permet de distinguer les trois dimensions de la contre-productivité. La contre-productivité est :

- *technique*, visible dans les effets cliniques, matériels, comme l'apparition de maladies causées par l'intervention médicale ou de résistances nouvelles des maladies sous l'effet de traitements ;
- *politique*, l'extension du traitement médical permettant de masquer les causes politiques des problèmes traités (ainsi la « dépression » est-elle souvent moins l'expression d'une « fragilité » psychologique individuelle qu'une réaction à une situation invivable) ;

– «culturelle», enfin, parce que la médecine nous dépoussède de notre expérience, nous interdit de lui accorder un sens en nous amenant à dénier les dimensions irréductibles de l'expérience humaine que sont la souffrance et la mort.

Pour Illich, qui reconnaissait en Ellul² un «maître³», à partir d'un certain degré de complexité technique (et de dépense énergétique), les outils censés contribuer à notre autonomie se retournent contre elle. Il distingue ainsi les «outils conviviaux» de ceux qui ne le sont pas. Certains outils, parce qu'ils supposent un degré élevé d'«expertise», parce qu'ils sont réservés à des «professionnels» ou parce que leur coût et leur complexité exige une gestion centralisée, ne peuvent être réappropriés par la collectivité, maîtrisés, produits et modifiés par les individus en fonction de finalités qu'ils définissent eux-mêmes. Là encore, l'exemple de la médecine vient à l'esprit. Mais Illich évoque aussi, dans *La Convivialité*, la façon dont la possibilité de se déplacer a été très sensiblement limitée pour la majorité des gens, en Amérique latine, par la disparition des vieux cars régulièrement réparés par leurs propriétaires, qui circulaient sur des routes défoncées, et qui pouvaient aller partout et transporter sans problème et à peu de frais un paysan et son cochon, au profit de transports conformes à toutes les normes de sécurité et de confort moderne, circulant sur des autoroutes flambant neuves (payées par la collectivité selon un plan de «développement» décidé par le gouvernement central), mais chers et ne desservant pas les petites localités, et bien évidemment inaccessibles au paysan et encore plus à son cochon...

Cet exemple suggère en outre ce qu'a de *contraignant* le développement de systèmes hétéronomes, et les difficultés matérielles qui s'opposent à ce que nous nous y soustrayons individuellement. Les structures techniques et bureaucratiques de la société industrielle font système, et ce système, qui a sa logique propre, contraint la liberté des individus et réduit leur prise sur le monde en «colonisant leur monde vécu» (Habermas), en bouleversant leur rapport à leur milieu, leur façon de le percevoir et les possibilités qu'ils ont d'y agir.

Contre le mythe du «développement»

Comme avec le calcul de la «vitesse généralisée», il faut ici revenir à une analyse concrète pour dissiper le mythe majeur selon lequel le «progrès technique» permettrait de satisfaire «mieux» et à moins de frais «nos besoins». Ici comme ailleurs, le «mieux-être» est directement contradictoire avec la réalisation du «bien-être» parce qu'il nous engage dans une fuite en avant, dans un accroissement constant de la production et de la consommation, et suscite sans cesse des «besoins» nouveaux, et donc un «manque» chronique. De plus – cela affleure dans l'exemple des routes défoncées –, ce modèle est source d'inégalités: d'un coût considérable, il ne peut pas être mis en œuvre partout, et

l'«abondance» des uns a toujours pour revers le «dénouement» des autres. Ces analyses résonnent particulièrement aujourd'hui, alors que les limites matérielles au «développement» et à l'universalisation du modèle de vie occidental apparaissent de façon cruelle, sans que l'hégémonie de ce modèle soit pour autant diminuée.

La critique du «développement» menée par Illich a donc deux versants. Le premier consiste à contester que les «biens» qu'assure le «développement» à ceux qui sont censés en «profiter» au premier chef soient réellement des biens: se déplace-t-on effectivement plus facilement dans les «pays développés»? Y vit-on vraiment «de mieux en mieux», en meilleure santé et mieux éduqué qu'auparavant? Le second pose une autre question que le mot même de «développement» exclut: il consiste à demander ce qu'on y *perd*. Le développement crée du «sous-développement», crée du manque et de la misère là où existaient des modes de vie qui permettaient de vivre la rareté non comme un manque, mais comme une «condition» assumée par la communauté de façon collective⁴.

On ne peut cependant pas entendre les analyses d'Illich aujourd'hui comme on le faisait dans les années 1970. Depuis plus de vingt ans, mais avec une intensification marquée récemment, l'institution scolaire comme l'institution médicale font l'objet, dans lesdits «pays développés», d'attaques systématiques qui ont pour effet de les rendre à la fois plus contre-productives et plus inégalitaires encore. Dans ce contexte, il n'est sans doute pas inutile de réfléchir à notre dépendance radicale à elles. Une telle réflexion nous permettra peut-être de les défendre tout en nous donnant les moyens de regagner une certaine maîtrise sur elles, ou de leur imaginer des alternatives – il est probable que nous aurons à explorer l'une et l'autre voies.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer plus avant dans le détail du propos d'Ivan Illich, mais on ne pourrait pas comprendre la radicalité de sa critique du développement et du modèle de la société industrielle si on n'évoquait pas comment elle s'ancre dans son expérience et son histoire personnelle.

Une vie sans séparation⁵

Ivan Illich, né en 1926, a dû fuir Vienne en 1946 avec sa mère et ses frères à la mort de son père, étant alors passé du statut de «demi-Aryen» à celui de «demi-Juif». Étudiant à Florence puis à Rome après la guerre, il y est ordonné prêtre et part aux États-Unis étudier les écrits alchimiques de Pierre le Grand (xiii^e siècle) au lieu de poursuivre la carrière qui semblait toute tracée pour lui dans l'aristocratie du Vatican. Ivan Illich «se lie d'amitié» avec l'abbé Hugues de Saint-Victor, un auteur du xii^e siècle, à partir des œuvres duquel il tentera de retracer «la naissance du texte⁶»; l'Ivan Illich historien du concept d'outil et des sens (notamment de la vue) vivait pour ainsi dire

Le développement crée du «sous-développement», crée du manque et de la misère là où existaient des modes de vie qui permettaient de vivre la rareté non comme un manque, mais comme une «condition» assumée par la communauté de façon collective.

Curieusement, les critiques d'Ivan Illich ont, dans une certaine mesure, « intégrées » l'idée que certaines des institutions les plus centrales à notre « bien-être » – la médecine, l'École, le système des transports... – sont en fait contre-productives est devenue banale. Mais en même temps, la force critique de cette constatation est complètement désamorcée.

simultanément à deux époques, observant le ^{xx}e siècle depuis le ^{xii}e.

Nommé à New York, il demande rapidement un poste à l'archevêché pour s'immerger dans la communauté portoricaine, qu'il vient de découvrir, communauté nouvellement immigrée et dont le catholicisme s'exprime différemment de celui des paroisses de souche irlandaise ou italienne. Cette rencontre sera décisive. Il est ensuite nommé à Porto Rico en 1956, avec des responsabilités dans la direction du système éducatif de l'île. C'est là qu'il découvre avec étonnement que les investissements massifs dans l'enseignement obligatoire, supposé être la condition préalable au développement, ne produisent pas les effets attendus. L'analyse de cette situation, éclairée par la comparaison qu'établit Illich entre l'institution scolaire et l'Église, est le germe d'*Une société sans école*.

C'est le début d'une trajectoire publique ecclésiastique, philosophique et bien sûr politique dont les différentes composantes ne seront jamais séparées, et qui s'articulera à une succession d'initiatives concrètes (notamment la mise en place de centres de formation), toujours en immersion et en lien avec les personnes rencontrées et les communautés. Ivan Illich se retire du concile Vatican II qui refuse dans sa déclaration finale de condamner les États détenant des armes atomiques, tout en proscrivant l'usage du préservatif.

Ses prises de positions et ses initiatives lui valent d'être violemment attaqué, parfois physiquement, par des organisations catholiques de droite au Mexique, par l'Opus Dei et par l'Église catholique elle-même, qui finit par lui intenter un procès. Ivan Illich n'a jamais cessé d'être prêtre, dans la mesure où il n'a jamais été rayé des registres de l'Église catholique, mais l'institution finit par le chasser à l'été 1968, lui qui voulait déprofessionnaliser les prêtres, libérer l'Église du pouvoir, et surtout la persuader que « *recourir aux Évangiles pour conforter un système social ou politique est un blasphème*⁷ ».

Dans sa paroisse de Porto Rico, Ivan Illich avait créé un centre d'enseignement de l'espagnol et de la culture locale pour les prêtres et les religieuses. C'était pour lui un lieu où apprendre à relativiser sa propre culture. En 1959, il voyage à travers l'Amérique latine à pied et en bus et lorsque, en 1960, il doit partir de Porto Rico, chassé par sa hiérarchie, il prolonge l'expérience au Mexique en fondant à Cuernavaca le fameux CIDOC (Centre de documentation interculturelle), une université libre (mise à l'index en 1969) qui rayonne dans le monde entier jusqu'en 1976, où les attaques physiques contre le centre rendent sa fermeture nécessaire.

De 1970 à 1976, Ivan Illich, qui voyage et enseigne dans des universités états-uniennes, publie quatre livres à la suite, dans lesquels il développe sa critique des institutions centrales de la modernité : *Une société sans école*; *Énergie et équité*; *La Convivialité*; et *Némésis médicale – l'expropriation*

de la santé. Ils lui vaudront une célébrité considérable. Ce succès touche la France, où il est invité et crée de nombreux liens. *Énergie et équité* paraît en français (traduit de l'allemand) dans *Le Monde*, par épisodes, en mai 1973, et Jean-Pierre Dupuy publie dans une note interministérielle de 1975 des calculs de vitesse généralisée.

Le CIDOC ferme en 1976. Ivan Illich pense un moment trouver le recul nécessaire en s'immergeant dans une langue et une culture asiatiques. Il voyage en philosophe itinérant créateur de lieux d'échanges, et effectue en historien des allers-retours jusqu'au ^{xii}e siècle. De la critique des institutions de la modernité, il passe alors à la critique des cadres conceptuels et des valeurs qui la sous-tendent.

Prenant du champ par rapport à ses questionnements des années 1970, il publiera alors notamment *Le Travail fantôme*, sur l'invisibilisation et la répression du travail informel, qui sous-tend l'économie marchande; *Le Genre vernaculaire*, sur la façon dont le développement de la civilisation industrielle a défait la construction traditionnelle du genre⁸; *H₂O: les eaux de l'oubli*, sur la réduction de l'eau, auparavant matière poétique, à un élément physique susceptible d'être traité et débité, dépourvu de toute dimension d'expérience vitale; ou encore *Du lisible au visible: la naissance du texte*, qui étudie les débuts de la lecture scolastique, lorsque la lecture devient « *le modèle dominant de la forme la plus haute d'activité intellectuelle* », à l'heure où ce modèle est remis en question; ou encore des livres et des articles s'inscrivant dans son projet de raconter une histoire des sens et des sensations, qui compléterait celle de l'invention des concepts d'outil et d'instrument. La simple évocation de ces travaux illustre la diversité de ses recherches, et témoigne à la fois de sa curiosité et de sa volonté de se donner les moyens de regarder son temps avec distance, tant pour en comprendre la singularité que pour libérer son imagination par rapport à lui.

Ivan Illich meurt à Brême en décembre 2002, non pas du cancer, avec lequel il avait appris à vivre, mais un matin, paisiblement.

Libérer l'avenir ?

Curieusement, les critiques d'Ivan Illich ont, dans une certaine mesure, été « intégrées » : *pour une part*, on pourrait dire que l'idée que certaines des institutions les plus centrales à notre « bien-être » – la médecine, l'École, le système des transports... – sont en fait contre-productives est devenue banale. Mais en même temps, la force critique de cette constatation est complètement désamorcée. Elle ne suscite pas l'indignation qu'on attendrait, et elle débouche encore moins sur une critique du « développement » ou du « progrès » technique et de sa diffusion.

C'est sans doute que ces aspects « contre-productifs » du « développement » sont supposés accidentels, et marginaux, et qu'on n'y voit rien de

révélateur sur l'essence même du développement. Confrontés par exemple au fait que la santé des habitants du pays le plus développé du monde occidental ne paraît pas s'être vraiment améliorée depuis les années 1960, confrontés à la constatation que ce «développement» s'accompagne d'une aggravation constante des inégalités, au niveau mondial et à l'intérieur même des différents États, on n'en tire pas matière à une condamnation du développement en lui-même, mais seulement de certains de ses aspects. Plutôt que de remettre en question le mythe du « progrès », on imagine qu'il serait possible de mieux « encadrer » ce progrès, en lui imposant des règles permettant de limiter tant ses effets destructeurs qu'inégalitaires.

Par ailleurs, si certaines des critiques d'Illich sont peut-être « passées », ce qui a été radicalement oublié, c'est tout le versant positif de son analyse : à savoir que, contre la dépossession de nos propres vies qu'induit notre dépendance aux institutions, il s'agit de privilégier l'utilisation et l'invention d'outils « conviviaux », élaborés par et pour la communauté, et de retisser la trame d'un monde vécu commun, sur lequel nous pourrions avoir une prise collectivement.

C'est pour cela qu'il est nécessaire de relire Illich aujourd'hui : pour comprendre ce que pourrait être une écologie véritablement *politique*, c'est-à-dire animée du désir de permettre aux gens de regagner une certaine maîtrise sur leurs vies, et donc sur ses conditions matérielles. Si avoir conscience des effets contraires du développement ne nous conduit qu'à désirer l'élaboration d'un cadre législatif plus contraignant, nous ne contribuerons qu'à renforcer l'emprise de la bureaucratie sur nos vies, et à approfondir notre dépossession⁹.

S'il faut relire Illich aujourd'hui, c'est aussi et surtout parce que ce qui nous manque le plus, c'est la capacité à inventer d'autres façons de vivre et de désirer. « *Libérer l'avenir* », c'est d'abord parvenir à libérer notre imagination. Si l'on songe aux histoires de l'après-développement qu'il faudrait bien que nous arrivions rapidement à nous raconter pour mettre notre imagination créatrice au service de la politique réelle, alors, avec ses explications simples, lumineuses et profondes, Ivan Illich pourrait être un inspirateur précieux, aux côtés bien sûr d'autres auteurs, poètes, historiens, philosophes morts ou vivants. (Re)formons des cercles d'amis qui (re)feront le monde – littéralement ?

NOTES

- 1. Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 25-26. ■ 2. Auteur notamment de *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954) et du *Système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977. ■ 3. « Hommage d'Ivan Illich à Jacques Ellul » (1993), in *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004, p. 154-155. ■ 4. Ce versant de la critique illichienne a été développé par Majid Rahnema, par exemple dans *Quand la misère chasse la pauvreté* (Actes Sud, 2003) et *La Puissance des pauvres* (Actes Sud, 2008). ■ 5. Pour les éléments biographiques, lire Jean Robert et Valentine Borremans dans leur préface au premier volume des *Œuvres complètes*, Thierry Paquot dans sa préface au second volume et David Cayley dans son introduction à *La Corruption du meilleur engendre le pire* (Actes Sud, 2007). ■ 6. Dans *Du lisible au visible: la naissance du texte*, trad. J. Mignon, Paris, Éditions du Cerf, 1991. ■ 7. Cité par David Cayley. ■ 8. Pour un aperçu dans leur contexte des polémiques qui ont accueilli ce livre, voir l'introduction de David Cayley. ■ 9. Voir à ce propos l'article d'André Gorz : « L'écologie politique entre expertocratie et autolimitation », paru en 1992 dans la revue *Actuel Marx* (n° 12), et republié dans le recueil *Ecologica* (Galilée, 2008).

EXTRAIT

PRÉMIÈRES DE LA CRISE GLOBALE

À l'heure actuelle, on essaye encore de boucher les failles de chaque système. Aucun remède ne marche, mais on a encore les moyens de tous se les offrir, l'un après l'autre. Les gouvernements s'attaquent à la crise des services publics, de l'éducation, des transports, du système judiciaire, de la jeunesse. Chaque aspect de la crise globale est séparé des autres, expliqué de façon autonome et traité en particulier. On propose des solutions de rechange qui rendent crédible la réforme sectorielle : les écoles d'avant-garde contre les écoles traditionnelles redoublent la demande d'éducation ; les villes satellites contre l'aérotrain renforcent la conviction que le développement des villes est une fatalité ; une meilleure formation des médecins

contre la prolifération des professions paramédicales nourrit l'industrie de la santé. Et, comme chaque terme de l'alternative a ses partisans, en général on ne choisit pas, ou plutôt on essaie les deux à la fois. En fait, on tâche de faire un gâteau toujours plus gros, mais c'est en pure perte.

On imite l'attitude de Coolidge face aux premiers signes de la Grande Dépression, en interprétant de travers, comme lui, l'annonce d'une crise bien plus radicale. L'analyse générale des systèmes est censée relier entre elles les crises institutionnelles, mais elle ne fait que conduire à plus de planification, de centralisation et de bureaucratization, afin de parachever le contrôle de la population, de l'abondance et de

l'industrie destructrice et inefficace. La croissance de la production des décisions, des contrôles et des thérapies est supposée compenser l'extension du chômage dans les secteurs de la fabrication. Fascinée par la production industrielle, la population reste aveugle à la possibilité d'une société post-industrielle où coexisteraient plusieurs modes de production complémentaires. Essayer de susciter une ère à la fois hyperindustrielle et écologiquement réalisable, c'est accélérer la dégradation des autres composantes de l'équilibre multidimensionnel de la vie. Le coût de la défense du *statu quo* monte en flèche.

Ivan Illich, *La Convivialité*, in *Œuvres complètes*, vol. 1, Paris, Fayard, 2003, p. 572-573.